

# ASPECTS DE L'HORIZON ÉTHIQUE ET ESTHÉTIQUE DE MARGUERITE YOURCENAR : SA LECTURE DES *TRAGIQUES* D'AGRIPPA D'AUBIGNÉ

Teófilo SANZ  
(Université de Burgos)

Lors d'autres études consacrées au paratexte yourcenarien, nous avons eu l'occasion de parler de l'auteur réel-lecteur réfléchissant sur ses propres créations. Nous avons également fait allusion à son désir de nous guider dans l'acte de lecture, en somme, à sa recherche d'un Lecteur Modèle lequel ne serait, d'après Umberto Eco<sup>1</sup>, qu'une projection de l'auteur empirique. Nous voici, en l'occurrence, en train d'approfondir la connaissance de Marguerite Yourcenar essayiste, c'est-à-dire d'étudier la façon dont elle, en tant que lectrice, juge l'œuvre d'un autre écrivain: Agrippa d'Aubigné.

On pourrait, donc, se demander pourquoi Marguerite Yourcenar s'est sentie attirée par un poète si peu lu de nos jours, un poète dont l'œuvre teintée au début d'un pétrarquisme très particulier sera marquée plus tard par le signe du feu et de la mort. La réponse se trouve peut-être dans les personnages qui peuplent son univers fictionnel, ces "révoltés" à leur manière, Zénon, Hadrien, Alexis, Nathanaël, ces êtres confrontés aux lois d'un monde qu'ils désirent changer. De même, puisque nous avons osé entrer dans un domaine purement spéculatif, pourquoi ne pas mentionner aussi son père Michel, cet aventurier libre et impulsif "qui aime les lettres et s'instruit par la vie" (*YO*, p. 22)<sup>2</sup>. Car, en effet, pour elle d'Aubigné est "un type rare", un "écrivain réfractaire, placé à contre-courant de son siècle, hanté par la chimère d'une honnêteté sans compromis et d'une loyauté sans faille, ayant partie liée avec une cause persécutée ou perdue" (*EM*, p. 22).

---

<sup>1</sup> Umberto ECO, *Lector in Fabula, ou la Coopération interprétative dans les textes narratifs*, Paris, Grasset, 1985, p. 71.

<sup>2</sup> Suivant les recommandations de la SIEY, nous adopterons dans notre travail les abréviations *YO*, pour Marguerite YOURCENAR, *Les Yeux ouverts. Entretiens avec Matthieu Galey*, Paris, Le Centurion, 1980, ainsi que *EM* pour Marguerite YOURCENAR, *Essais et mémoires*, Paris, Gallimard, 1991.

Mais, en marge des raisons d'ordre biographique qui ont pu pousser Marguerite Yourcenar à étudier cet auteur, nous voudrions réfléchir dans ces lignes sur les conditions dans lesquelles a lieu chez elle la réception de cette poésie brûlante qui, du point de vue esthétique, a connu son apogée dans la Renaissance, ouvrant par là les portes de la poésie baroque. Tout premièrement, il faudrait signaler que Yourcenar critique littéraire fuit le formalisme. En revanche, elle tient compte des motivations personnelles et des conditions historiques qui ont rendu possible la naissance des *Tragiques*. Cela fait sans doute partie de son goût pour l'histoire et surtout pour l'humain. Soulignons à ce propos, qu'elle va jusqu'à mettre en rapport la poésie de d'Aubigné avec la poésie moderne, notamment celle qui a trait à la métaphysique réfléchissant sur "l'identité de l'être" (*EM*, p. 35) développée par Mallarmé.

Certes, il est évident qu'avec cet essai l'horizon des questions historiques rejoint son propre horizon des questions personnelles, ce qui nous permet d'assister à ce qu'on connaît dans la théorie de la réception comme "fusion des horizons" chez le lecteur. Cette idée qui relève de l'herméneutique, notamment de Gadamer, a été développée plus tard par Jauss chez qui l'horizon des questions devient l'horizon d'attente du public lecteur<sup>3</sup>. En somme, l'esthétique de la réception considère que l'œuvre littéraire n'existe que lors de la lecture. Ainsi, l'acte de lecture permet que le texte s'actualise en tant qu'objet esthétique. Mais comme le signale Fernand Hallyn citant Holub, Jauss "s'intéresse plus à la *Rezeption* qu'au *Wirkung* (l'effet produit par une œuvre), et il a, autrement dit, tendance à privilégier le 'macrocosme' de la réception, dans sa dimension historique, au détriment du 'microcosme' de l'effet"<sup>4</sup>. Or, tout en demeurant dans le cadre de cette théorie pragmatique, très intéressante à nos yeux, nous voudrions mettre l'accent, suivant Iser,<sup>5</sup> sur la liberté interprétative du sujet récepteur qui repragmatise le texte en remplissant les espaces vides ou lacunaires qui émergent de l'acte de lecture. En ce sens, Marguerite Yourcenar, à travers la lecture de d'Aubigné, nous fait revivre une époque de l'histoire qui est à la base d'une profonde réflexion sur ses propres préoccupations et ses attentes qui sont aussi celles de son temps, le nôtre. Lorsqu'elle questionne le texte, elle est en train de chercher des réponses universelles, ne serait-ce que provisoires, aussi bien dans le domaine éthique que dans le domaine esthétique. C'est à partir de cette émancipation yourcenarienne vis-à-vis du texte que nous avons conçu notre exposé.

<sup>3</sup> Hans Robert JAUSS, *Pour une esthétique de la réception*, Paris, Gallimard, 1978.

<sup>4</sup> Maurice DELCROIX, Fernand HALLYN, *Introduction aux études littéraires. Méthodes du texte*, Paris-Gembloux, Duculot, 1987, p. 325.

<sup>5</sup> Wolfgang ISER, *El acto de leer*, Madrid, Taurus, 1987.

Pour notre auteur, le sujet des *Tragiques*, est “le perpétuel contraste entre les excès de férocité de l'homme, qui sortent de la nature, et ses excès d'héroïsme, qui en sortent aussi” (EM, p. 26). Néanmoins, Yourcenar n'apprécie guère chez d'Aubigné sa rhétorique de l'excès, une rhétorique qui pourrait ennuyer ou détourner l'attention du lecteur. D'une certaine manière, elle nous incite à une lecture qui aille tout droit à l'essentiel de l'œuvre. Ainsi, elle critique “l'outrance verbale” du recueil comme étant un “fatal défaut de la poésie française”. En outre, elle donne raison aux “anthologistes [qui] ont fait preuve de goût dans leur choix et surtout dans leurs coupures” (EM, p. 25). Mais, malgré tout, elle admire dans cette vaste œuvre de neuf mille vers, “à la fois maladroite et savante, trop habile et trop peu habile” (EM, p. 25), les moments sublimes qui surgissent au cours de sa lecture. Yourcenar-lectrice relie ces moments précieux avec une esthétique, à la fois renaissance et baroque, qui est étroitement liée aux conséquences éthiques qu'elle tire du livre du poète. La lecture de Yourcenar met en évidence l'esthétique de la mort, si baroque, dont se sert d'Aubigné pour décrire les supplices des condamnés. Elle tient aussi à nous montrer que le poète n'oublie pas que la violence décrite au moyen de cette esthétique s'étend aussi à une nature sans défense qui s'insurge. Alors, l'esthétique du livre contribue plus que jamais au but poursuivi par l'auteur comme il arrive avec “la prosopopée de la terre et du feu, des eaux et des arbres révoltés contre l'usage qu'on fait d'eux dans les supplices” (EM, p. 35). Car, rappelés les vers du poète : “La terre n'aime pas le sang ni les ordures: /Il ne sort des tyrans et de leurs mains impures/ Qu'ordures ni que sang”<sup>6</sup>. Cette inclusion de la Nature qui appartient à l'esthétique de la Renaissance annonce, pour Yourcenar, une autre poésie tout aussi lyrique et brûlante qui doit beaucoup aux *Tragiques*: celle que Victor Hugo nous a laissée dans *Les Châtiments*. Dès lors, toujours selon notre romancière, le livre de d'Aubigné, dont les vers “fusent comme des voix, montent et s'entrecroisent comme au cours d'un motet de la Renaissance” (EM, p. 34), n'est pas sans rappeler l'esthétique romantique, notamment pour ce qui est de son lyrisme et “son mélange de transcendance et de réalisme passionné” (EM, p. 34). Voyons comment cela se concrétise dans le domaine de l'éthique.

Comme l'on sait, la capacité de jugement moral est une caractéristique de l'être humain qui le différencie des autres créatures vivantes. Capable d'établir la différence entre le bien et le mal, l'homme ne peut qu'être une

<sup>6</sup> Agrippa d'AUBIGNÉ, *Les Tragiques*, Édition de Frank LESTRINGANT, Paris, Poésie Gallimard, 1995, “Misères”, vv. 277-279, p. 85.

créature exceptionnelle. L'héroïsme est la capacité qu'il a de sacrifier la vie pour rester fidèle à ses convictions et à ses principes. Mais, soulignons que dans le texte de d'Aubigné l'héroïsme est celui des victimes, non pas celui des conquérants. Disons, à cet égard, que ce sont les martyrs qui attirent l'attention de Marguerite Yourcenar lectrice, des martyrs que l'on oublie trop vite: "Rien, par malheur, ne se démode plus vite que les martyrs" dit-elle. (EM, p. 35)

Plus haut nous nous demandions pourquoi elle avait choisi cet ouvrage comme sujet d'étude. D'un point de vue éthique, on peut répondre à cette question en disant qu'elle l'a choisi par l'intérêt qu'elle porte à la souffrance d'autrui. Cet intérêt s'articule autour de trois thèmes que nous voudrions aborder maintenant: la compassion, le besoin de justice et le respect de la nature.

Le mot *compassion* se hisse au plus haut de l'éthique yourcenarienne. Nous savons que chez elle le sentiment de pitié naît du spectacle de la douleur de n'importe quel être vivant, par exemple les animaux, des êtres qui possèdent aussi, selon ses propos, "le sens d'une vie enfermée dans une forme différente" (YO, p.317). Dès lors, elle développe dans le domaine de la littérature certains aspects qui relèvent d'une éthique de la sollicitude avant la lettre. Nous pensons en particulier à l'importance que certaines théoriciennes actuelles, Carol Gilligan<sup>7</sup> par exemple, accordent au rôle des sentiments dans le comportement moral. Le sentiment de compassion, si important dans la pensée bouddhique à laquelle notre romancière reste très attachée, n'a pas eu une place d'honneur dans la tradition philosophique occidentale. Bien au contraire, la pitié, ou sentiment de tristesse face au mal injustement supporté par autrui, a été dévalorisée au profit du concept de justice. Ainsi, le stoïcien Sénèque<sup>8</sup> voit dans la pitié une faiblesse, car le bien doit être guidé par le sens du devoir. Cette même idée réapparaît chez des philosophes comme Kant ou Spinoza. Ce dernier penseur estime que la pitié est, en effet, une vertu inférieure dont l'homme qui agit selon la raison peut se passer<sup>9</sup>. Le rationalisme considère que la pitié est une passion et, par conséquent, une expression de notre partie corporelle inférieure à l'intellect.

En revanche, Marguerite Yourcenar plaide en faveur du développement de nos capacités sensorielles trop soumises à "cet ordinateur que le cerveau est pour nous" (YO, p. 320). Quand elle parle du quatrième livre

<sup>7</sup> Carol GILLIGAN, *In a Different Voice*, Cambridge, MA, Harvard University Press, 1982.

<sup>8</sup> SÉNÈQUE, *De la clémence*, II, 6, traduction François PRÉCHAC, Paris, Les Belles Lettres, 1967.

<sup>9</sup> Baruch de SPINOZA, *Éthique*, livre 6, propos L, traduction Bernard PAUTRAT, Paris, Le Seuil, 1988.

du recueil poétique de d'Aubigné, *Les Feux*, elle éprouve une admiration particulière vis-à-vis de l'auteur qui "va loin dans la psychologie du martyr" (*EM*, p. 30) afin d'éveiller la pitié chez le lecteur. L'énumération des corps des "victimes choisies par le poète au hasard (ou parfois par la rime) parmi des fournées de condamnés dont lui-même ne sait pas les noms" (*EM*, p. 30), déclenche chez elle le souvenir de l'histoire récente. Ainsi, d'Aubigné serait en train d'exprimer les actes de "barbarie collective" que l'histoire reproduira malheureusement par la suite :

la lugubre narration de supplices d'une part, de prouesses de l'autre, devant lesquels l'imagination également défaille, est du même ordre qu'un récit de pogrom, qu'un rapport émanant de Buchenwald, ou qu'un compte rendu rédigé par un témoin d'Hiroshima (*EM*, p. 30-31).

Mais plus encore, elle porte un grand intérêt à la psychologie du martyr qui détaille les agonies permettant l'union des corps et des âmes, en fait, quand l'âme devient corporelle et le corps s'enrichit de significations transcendantes. On est très loin ici du dualisme cartésien et proche, comme toujours chez elle, de la pensée humaniste de la Renaissance où "L'Homme est toujours au centre des choses, sur une terre qui est au centre du monde" (*YO*, p. 169).

Nous avons parlé du mélange de pitié et d'indignation que Yourcenar remarque dans le texte de d'Aubigné. Ajoutons à cela que cette colère suscitée par la souffrance infligée aux innocents nous conduit à un autre sujet que l'on peut rapprocher de l'éthique présente dans le texte qui nous occupe : le besoin de justice. L'horreur suprême de tant de carnages non punis éveille l'idée d'une justice invisible. Selon Frank Lestringant<sup>10</sup>, chez d'Aubigné, *Les Feux*, quatrième livre du recueil, "représentent la pause ultime dans la gradation du mal [...] le répit inespéré que Dieu concède à l'humanité souffrante". Certes, ces martyrs qui embrassent la Totalité "ne sont vaincus qu'en apparence"<sup>11</sup>. Arrivée à ce point, Yourcenar tient à nous montrer comment l'éthique renvoie à la métaphysique, en particulier dans les deux derniers chants du poème intitulés *Vengeances* et *Jugement*. Lorsqu'elle parle du chant qui clôt l'œuvre du poète, elle remarque qu'il s'agit "d'un grand moment du mysticisme universel" (*EM*, p. 33) Le désir de justice puise son inspiration dans la notion néo-platonicienne d'un "Dieu principe universel". Les bourreaux, les tyrans et les prévaricateurs présents dans le texte de d'Aubigné sont des damnés. Par contre, leurs victimes auront le prix de la joie éternelle. Alors, la vieille foi dans la

<sup>10</sup> Agrippa d'AUBIGNÉ, *op.cit.*, p. 19-20.

<sup>11</sup> *Ibid.*, p.20.

justice mystérieuse inhérente aux faits que Platon décrivait déjà dans le mythe d'Er du livre X de *La République*<sup>12</sup>, réapparaît chez le poète mêlée au christianisme. Mais, la conséquence principale que Yourcenar, critique littéraire, tire de la lecture de *Jugement*, le chant, selon elle, "le plus beau de tous" (*EM*, p. 32) c'est que d'Aubigné est un poète qui réfléchit sur l'éternité. "On ne comprend pas l'éternité. On la constate" (*YO*, p. 222) dit-elle à Matthieu Galey à propos du troisième volume de son œuvre autobiographique. Une éternité qui passe, comme chez Nathanaël, par la fusion des êtres avec la nature. À travers sa lecture du poète, Marguerite Yourcenar nous fait part de ses propres obsessions en ce qui concerne la vie, la mort et le destin de l'être humain. D'une certaine manière, le texte du poète lui sert à résister dans un monde dégradé où règne l'injustice et la souffrance. Un peu comme Zénon, à la fin de sa vie, qui parvient à tenir le coup, dignement, "dans le désastre" (*YO*, p. 169). Nul hasard, donc, si elle souligne ce que d'Aubigné tient à nous montrer: "le lent brassement de la vie et de la mort menant à bien chacune de leurs créatures, les conduisant à cet état parfait où l'éternité insensiblement se substitue au temps" (*EM*, p. 33).

Nous connaissons déjà la sensibilité de Marguerite Yourcenar envers la Nature. Ainsi, dans son essai, écrit en 1960, on perçoit des traits de ce qui sera dans les années soixante-dix le sentiment qui va de pair avec une éthique de l'environnement non anthropocentrée. Or, lorsqu'elle parle du chant *Princes*, elle met en rapport la cruauté des derniers Valois, "ivres d'ire et de sang",<sup>13</sup> avec les tueries des animaux. Le portrait qu'elle fait de Charles IX, est révélateur: il est grossier "à la fois maladif et féroce, endurci par les carnages journaliers de la chasse à l'agonie et au sang versé" (*EM*, p. 28). Par son insistance sur le malheur des animaux victimes de la cruauté humaine, elle rejoindrait la pensée de Montaigne sur la chasse comme étant une activité qui pervertit le cœur de l'homme. Mais on pourrait dire également que Marguerite Yourcenar annonce un *pathos* proprement contemporain qui aura un développement par la suite chez des philosophes anglo-saxons comme Peter Singer<sup>14</sup> qui, dès 1975, soutient que la sensibilité, c'est-à-dire, la capacité d'éprouver du plaisir et de la douleur, est le critère approprié pour déterminer ce qui est susceptible de compter du point de vue moral. La romancière, dans son rôle de lectrice et

<sup>12</sup> PLATON, *La République*, traduction et notes par Robert BACCOU, Paris, Garnier-Flammarion, p. 379-386.

<sup>13</sup> Agrippa d'AUBIGNÉ, *op.cit.*, p. 135.

<sup>14</sup> Peter SINGER, *Practical Ethics*, Cambridge University Press, 1993, chapitre 3.

de critique littéraire, fait allusion, sans doute parce que ce sujet lui tient à cœur, à un des plus beaux sonnets de d'Aubigné, "mélange de colère et de pitié" (EM, p. 23), où le poète évoque le beau chien d'Henri de Navarre "abandonné par les rues et à demi mort de faim, amer symbole du paiement réservé au vieilles fidélités" (EM, p. 23).

Marguerite Yourcenar partage avec d'Aubigné l'idée que les hommes ont des devoirs envers les bêtes. Celles-ci apparaissent classées parmi les petits et les faibles à côté du "paysan foulé aux pieds par les fauteurs de guerres civiles" (EM, p. 27), les mêmes guerres qui dans leur folie destructrice enlèvent "leur pâture aux pauvres animaux" (EM, p. 27). Nous convenons, avec Lucile Desblache, quand elle affirme dans son article sur *Marguerite Yourcenar et le monde animal*, que la romancière lutte pour "la reconnaissance de valeurs universelles" et que cette lutte, manifestation de la subjectivité, "passe par l'autre et même l'Autre animal, car c'est à travers l'Autre total que l'on peut accéder au sens d'une vie humaine"<sup>15</sup>. Il n'est donc pas étonnant que même quand Yourcenar fait référence à l'esthétique, elle illustre ses affirmations en recourant à des exemples où les animaux sont les protagonistes. Alors, pour elle, "la seule véritable comparaison homérique" que l'on puisse trouver dans la littérature française est "l'image longuement développée des animaux périssant avec le chêne frappé par la foudre" (EM, p. 34).

Néanmoins, l'éthique environnementale de notre auteur va au-delà d'une théorie du bien-être des animaux dotés de sensibilité à la manière de l'utilitarisme de Bentham développé dans notre siècle par Peter Singer. Elle serait plutôt tentée également par une éthique biocentrée qu'elle retrouve chez d'Aubigné sous forme de "protestation muette de la terre dévastée par l'ingratitude de l'homme" (EM, p. 27). Elle reconnaît là-dessus "un sentiment presque religieux de la beauté du monde" (EM, p. 27) qui lui est cher et qui nous renvoie autant au concept panthéiste de la Nature propre à la Renaissance qu'aux nouvelles éthiques environnementales plus ou moins inspirées du mysticisme oriental.

Ceci dit, revenons, pour conclure, à la théorie de la réception dont nous parlions au début de ces lignes. Il faudrait signaler à ce sujet que la lecture que Marguerite Yourcenar fait des *Tragiques* comble, hormis quelques réserves qu'elle n'a pas cachées, son horizon d'attente aussi bien sur le plan éthique que sur le plan esthétique. D'une part, nous avons pu déceler à quel point chez elle la lecture ne constitue pas un processus neutre mais

---

<sup>15</sup> Lucile DESBLACHE, "Marguerite Yourcenar et le monde animal", Tours, SIEY, *Bulletin* n°18, décembre 1997, p. 156.

une force co-créatrice qui fait que l'œuvre étudiée devienne dynamique. Ceci est, d'une certaine façon, signalé par elle-même à la fin de son travail lorsqu'elle affirme que les *Tragiques* est un livre que l'on peut comparer à "ces monuments où les plus riches matériaux ont été réunis et amenés à pied d'œuvre sans que l'édifice rêvé ait jamais été définitivement accompli, et qui abandonnés, béants, et presque inépuisables, ont servi de mines aux générations suivantes" (*EM*, p. 35).

Par ailleurs, cet essai voudrait de même nous rappeler que notre devoir en tant que sujets moraux consiste à ne pas oublier l'horreur et l'intolérance présents, sous n'importe quelle forme, à chaque recoin de l'Histoire, depuis la Saint-Barthélemy jusqu'aux "morts de la Résistance" (*EM*, p. 35), souligne Yourcenar. Finalement, son texte critique nous pousserait à dépasser les limites d'une éthique purement anthropocentrée car, selon son généreux point de vue, le tragique concerne, outre l'humain, la Nature sous toutes ses formes. En ce sens, son travail sur d'Aubigné, imprégné, sans doute, d'une forte empreinte éthique, est certainement une belle réussite.